

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°81

Pierre Pelot :
en toute liberté

Sommaire

► Interstyles

- Pour une nuit 6
Pierre PELOT
- Les Yeux de l'arc-en-ciel 18
Greg EGAN
- L'Amidéal 40
Pierre PELOT

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 62
- Le coin des revues,
par Thomas Day 94
- Paroles de Libraire :
la Dimension Fantastique,
par Erwann Perchoc 96

AU TRAVERS DU PRISME : PIERRE PELOT

- Cinquante ans d'écriture : Pierre Pelot,
par Claude Ecken 100
- Être ou ne pas être un géant : un entretien,
par Claude Ecken 134
- Pierre Pelot : les années Suragne,
par Philippe Boulier 142
- Histoires dangereuses : le roman noir de Pierre Pelot,
par Laurent Leleu 148
- C'est ainsi que les hommes lisent :
un guide de lecture pour quelques repères de plus 154
- Bibliographie des œuvres de Pierre Pelot,
par Alain Sprauel 166

SCIENTIFICTION

- Pourrons-nous reconstruire la tour de Babel ?
par Frédéric Landragin 178

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 186
- Prix des lecteurs 2015 189
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

A l'heure où vous lisez ces lignes (autour de fin janvier 2016, non ?), le tsunami *Star Wars* devrait avoir plus ou moins reflué. *Plus ou moins*... Sauf qu'en ce qui me concerne, au moment où, de mes petits doigts lestes, je compose lesdites lignes sur le clavier cradingue d'un des Mac du bureau, nous sommes en plein dedans. Pour tout dire, nous sommes même au lendemain de la sortie officielle du *Réveil de la Force*. Impossible d'allumer la radio, de feuilleter un canard ou de consulter un site d'actualité sans tomber sur une news liée au nouvel opus de la saga créée par George Lucas. C'est bien simple : j'ai tapé dans Google « Star Wars the Force Awakens », par pure curiosité, et le moteur de recherche m'a sorti 22 300 000 résultats (à comparer aux 24 500 000 références pour le mot « Bataclan »...). En librairie, 152 ouvrages ont été publiés pour l'occasion (source *Livres Hebdo*, inédits et rééditions confondus), dont 39 bandes dessinées — on imagine la diversité des sujets abordés, de la vie secrète des Lego *Star Wars* aux coloriations anti-stress, en passant par « comment faire un bonnet de Yoda au crochet pour mon bébé » (*seriously ?*), sans oublier la fameuse boîte à quiz, les recueils de cartes postales et autres stickers à collectionner... *152 bouquins !* (et un au Béalial', l'éditeur propriétaire de votre revue chérie, il est vrai, mais la gratuité de **Faire des sciences avec Star Wars**, signé par notre bon professeur Lehoucq, place d'emblée l'ouvrage hors catégorie — il ne fait d'ailleurs pas partie des 152 titres recensés par *Livres Hebdo*). Jusqu'à *Télérama* (*Télérama !*) qui nous pond un hors série...

Bref, on en a mangé, de la *Guerre des étoiles*, et dans la mesure où un nouveau long métrage devrait nous arriver plus ou moins tous les douze mois pendant cinq ans (merci Mickey), il va falloir s'y faire ! Au-delà de cette cristallisation ultime de la mondialisation (dissolution ?) culturelle, au-delà du rappel à tous que seul un produit de la culture geek est capable de générer pareil engouement planétaire (la culture geek est la culture du XXI^e siècle), cet événement, populaire au plus haut point, pourrait bien nous susurrer autre chose, un truc qui ressemblerait à : ami lecteur, prépare-toi, après des années de déshérence, la science-fiction spatiale revient ! Bien qu'encore assez hypothétique, avouons-le, ce retour présumé n'en a pas moins des causes multiples impossibles à réduire à la seule sortie de l'épisode VII de *Star Wars* (blockbuster qu'on considérera comme un catalyseur, un matériau emblématique, disons, davantage que comme une cause à part entière, et qui paraît parti pour faire florès tant les projets se bousculent après une longue période de vide ou quasi, là encore, à commencer par l'adaptation bossuesque de *Valérian & Laureline*, ou les suites d'*Independence Day* et *Avatar*). Il semble d'abord clair que le lectorat a achevé de s'intéresser à cette SF aux échos post-apocalyptiques/zombiesques plombant et assez majoritaire depuis des années, sur un grand parti initié par **La Route** de Cormac McCarthy (*la référence*), puis le retour en grâce du phénomène zombie (merci **World War Z**), et enfin dopé par une autre mode, celle de la dystopie pour publics adolescents type **Hunger Games** et autre **Labyrinthe** — à ce titre, les chiffres de ventes sont globalement sans appel, ce qui n'a rien de très surprenant : s'envoyer à longueur de pages des trucs encore plus déprimants qu'un quotidien bien réel borné par une actualité où le terrorisme et l'effondrement social le disputent à un mur climatique annoncé comme une pierre tombale, ça finit par lasser...

Un peu de rêve, un soupçon d'horizon, que diable ! Autre constat : le très net tassement du marché de la *fantasy*, secteur roi pendant de longues années (qui a accouché de l'ogre Bragelonne, lui-même ayant entretenu le marché en un ouoroboros étouffé de trop s'être mangé la queue). Si on se gardera de raccourcis hâtifs (genre : « qu'est-ce que *Star Wars*, sinon de la *fantasy* dans l'espace ? »), le fait est que cette double érosion libère mécaniquement de la place en librairie, incite nombre d'auteurs, jusqu'alors accaparés par le énième volet de leur énième série pleine de dragons et de magiciens aux oreilles pointues, à faire un peu plus qu'envisager la possibilité d'une saga *space op'*, et contribue à ce que les décideurs du secteur considèrent d'un œil nouveau les créateurs purement science-fictifs... Les prémisses de cette bascule,

si bascule il y a, sont perceptibles depuis quelques mois au sein des catalogues portés par les agents et éditeurs anglo-saxons, catalogues de plus en plus orientés SF en général, SF futuriste, voire spatiale en particulier, et ce après des années de vaches maigres — souvent déplorées dans nos pages. Les britanniques Stephen Baxter, Peter F. Hamilton, Neil Asher et autres Eric Brown ou Alastair Reynolds se sont il y a peu découverts de nouveaux compagnons d'aventures outre-Atlantique avec James S. A. Corey ou Ann Leckie, dont les livres ont clairement trouvé leur public en librairies par chez nous — sans même parler de la cohorte des *space op'* militaristes qui, eux, n'ont jamais fléchi, même dans le pire des contextes, notamment au sein du catalogue des éditions l'Atalante (Jack Campbell et autre David Weber), mais pas que (Tanya Huff chez Bragelonne). D'autres suivront bientôt, n'en doutons pas. Du côté des auteurs francophones, Laurent Genefort se sent encore bien seul, n'était Pierre Bordage qui, de temps à autre, explore volontiers les franges de l'espace (dans **Résonances**, par exemple, son dernier roman). Mais là aussi, malgré tout, quelques noms nouveaux nous sont arrivés — Laurence Suhner, ou encore François Baranger. Enfin, il est un dernier élément plus que notable : le retour des groupes éditoriaux dans le registre SF *strico sensu*. Ainsi, après avoir abandonné le genre en grand format pendant des années (mort ou presque d' « Ailleurs & demain », mise en sommeil d'Orbit, disparition de collection dédiée au Fleuve Noir, etc.), laissant le champ libre aux maisons spécialisées qui n'ont pas manqué de faire le boulot et de s'ancrer dans le paysage éditorial, le renouveau semble annoncé chez Fleuve et Pocket sous la houlette d'un jeune éditeur, Stéphane Desa. Chez Actes Sud, la collection « Exofictions » accélère le rythme et annonce une vingtaine (!) de titres, quant à « Nouveaux millénaires » (dirigée par Thibaud Elioroff chez J'ai Lu), gageons que les succès de **La Justice de l'Ancillaire** et de **Résonances** devraient assurer un minimum de pérennité à une collection dont l'avenir nous semblait il y a peu bien sombre. Enfin, du côté de Denoël et « Lunes d'encre » — une référence pour beaucoup —, Gilles Dumay annonce **Latium** de Romain Lucazeau (encore un nouvel auteur !) d'ici la fin d'année, un diptyque de... *space opera*, comme il se doit. A l'heure où la concentration éditoriale se poursuit, où le marketing est plus que jamais aux commandes et où la mondialisation amplifie les phénomènes éditoriaux artificiels, le danger est à l'évidence celui de la surproduction immédiate, suivie de son corolaire : une montée en flèche du coup d'acquisition des droits coupée de toute réalité du marché (mettant sur la touche les petites structures avant de tuer le mouvement, à l'instar de ce qu'on a pu connaître avec la *fantasy*, et dont on constate le résultat aujourd'hui). Nous verrons... Reste qu'ici même, en ouverture de notre 79^e livraison, nous faisons le pari d'une année 2016 promise au rebond de la science-fiction. Entre le regain d'intérêt de certains groupes éditoriaux, le développement des petites structures, le lancement de nouvelles collections dédiées et l'arrivée de nouveaux auteurs, il se pourrait que nous ayons vu juste. L'avenir nous dira s'il y a lieu de s'en réjouir...



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **Le Rêve du démiurge, l'intégrale T.1**, premier des trois volumes réunissant les neuf romans du cycle culte de Francis Berthelot, une intégrale exceptionnelle coéditée par les éditions du Béliat' et Dystopia Workshop...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°82 ; je reçois gratos **Le Rêve du démiurge T.1**, un livre qu'il est super, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°82, je reçois gratos **Le Rêve du démiurge T.1** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



.....
 Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'
 50 rue du Clos
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°82, le 24 avril 2016.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Greg Egan
Pierre Pelot*

.....

Pierre PELOT

Ainsi donc, après Stephen King (Bifrost n°80), nous avons choisi la facilité : consacrer un dossier à Pierre Pelot ; noter Stephen King à nous, d'une certaine manière. Soit deux cents bouquins au compteur, et ce dans tous les registres — de la SF au polar, du western au terroir, de l'historique au préhistorique —, tous les genres et pour tous les âges. La facilité, c'est clair... Un monstre littéraire en chasse un autre, en somme — on entend d'ici hurler Pelot à l'intitulé, mais on aurait pu faire pire : parler de monstre « sacré »... Reste que l'ami Pierre franchit cette année les cinquante ans de carrière — ce genre d'anniversaire, ça non plus, il aime pas ; décidément, ce dossier commence bien mal... Un demi-siècle consacré à une œuvre enragée d'humanité, de désir, de chair, d'amour et de mort. Une œuvre à lire et relire avec la même urgence que celle qui l'habite, la même nécessité. Comment aborder Pierre Pelot ? Si la colère est le moteur de ses récits, la folie les traverse tous ou presque, qu'il s'agisse de l'altération progressive de la raison, l'aliénation du vaincu dans les dystopies SF, ou la figure des demeurés qui peuplent ses redoutables romans vosgiens. Aussi ouvrons-nous le bal avec un texte sur cette fameuse folie — une rareté, le texte, parue en 1987 dans le numéro 3 de Frénésie, une revue consacrée à la psychiatrie —, un récit hallucinant qui dit beaucoup sur l'œuvre mais aussi, nous semble-t-il, sur l'homme qui l'a produite.

« La démarche a porté ses fruits. Tout va très mal, à présent, et je vais probablement bientôt pouvoir rejoindre vos rangs : je vais guérir. » Pas trop vite, Pierre, pas trop vite...

Pour une nuit



Lettre ouverte à quelqu'un, peut-être, et qui ne demande pas de réponse

IMMOBILE, SOURIANT, je sais que je n'aurai plus peur, un soir, moi aussi.
Pour une nuit.

Je suis malade. Souffrant. Mais sur la voie de la guérison.

Disent-ils.

Car ils savent, ils savent que je suis (j'ai été) malade, et qu'à présent l'orage s'éloigne. Ils me l'ont affirmé, répété, craché/juré — auraient-ils pu réellement cracher, ils l'auraient fait.

Il m'arrive de penser qu'ils sont de bonne foi et convaincus de ce qu'ils avancent. Cela devrait (m'assurent-ils) me réjouir.

Tout comme ils sont persuadés avoir fait pour moi un maximum. Ils ont sué sang et eau. Oui, oui, ils se sont très probablement donnés au maximum, investis avec la meilleure bonne foi, si je puis dire. Ils ont leur conscience pour eux.

Curieuse expression.

Ils ont leur conscience pour eux.

Et peut-être est-ce vrai.

Peut-être, qui sait, leurs paroles, leurs bruits, leurs assertions, affirmations, conclusions, leurs signes, leur langage (je veux dire : la manière dont ils ont utilisé ce langage pour établir une communication avec moi, dans ce cas précis), peut-être, donc, est-ce là le reflet d'une vérité. Une sincérité : leur vérité, leur sincérité. Aucun mensonge sous cape. (Quel intérêt à cela ? Je ne vois pas...)

C'est ainsi.

Mon nom ne vous dira rien. D'ailleurs, c'est à peine si je le connais moi-même, si je l'utilise de temps en temps. Mon cas est celui de milliers d'autres quidams, des millions, et pourquoi pas le vôtre ? Mais vous l'ignorez. Ou s'il vous arrive quelques doutes, vous ne savez dans quelle direction chercher. Ou encore les choses — les « choses » — les événements se dérouleront de sorte que vous vous trouverez toujours, d'une certaine manière, en état d'incubation, protégé par l'écran salvateur d'une forme d'ignorance. Il se peut fort bien que cet état vous soit préférable, que le fait de ne pas vous éveiller à la maladie qui ronge et couve, dans votre cas précis et particulier, se révèle bénéfique, salutaire. Je ne sais pas. L'hypothèse n'est pas à exclure. Je ne sais vraiment pas, ni moi ni personne, voilà au moins une certitude : celle de n'être certain



de rien. J'ai lu cet axiome un jour, je crois me souvenir sur la page d'un livre de mauvais papier jaunâtre, et j'ai volé cette phrase pour la faire mienne, parce qu'elle m'attendait, qu'elle était là pour cela, je présume. Je l'ai volée tandis que je t'écris ces lignes, ou au moment précis où je l'ai lue, comme il vous plaira, c'est exactement la même chose, et pour un même résultat. Le temps des « choses » fait partie de ces fumées qui s'évaporent perpétuellement, quotidiennement.

Mon nom ne vous dira rien, bien que je sois probablement votre voisin, celui-là qui vous sourit chaque matin, ou celui-ci que vous n'aimez pas, sans trop savoir pourquoi, ou cet autre que vous détestez carrément, sachant parfaitement pourquoi — dites-vous. Les noms ont si peu d'importance, comme ceux qui les portent, comme les voisins et les voisins des voisins : ils traduisent tellement mal. Ce qui s'explique clairement, en vérité : ils n'ont rien à traduire. Là encore, des fumées qui s'évaporent, des signes si facilement enfouis sous terre, effacés comme sous trois coups de gomme, comme dans le froissement d'une feuille de papier jetée à la poubelle et puis ensuite au feu.

Ainsi va la vie. Devrais-je dire, dès à présent, sans vous effaroucher : va la mort ? Il n'y a guère de différence. La frontière n'a pas été tracée, contrairement à ce que l'on peut croire.

Fil de rasoir.

Je suis ici, dans leur clinique ouverte à tous vents, les vents qui portent les fumées, et je n'existe pas. Ma véritable identité de fumerole, vaperole, durera le temps de ce coup d'œil que vous me décocherez par hasard, en passant, d'une miette d'attention que vous m'accorderez, dans le tourbillon de vos occupations si importantes. Je suis un personnage fictif — ce qui ne m'empêche nullement de posséder des facultés de créativité.

Vous me regarderez aller et venir tout au long du couloir, exactement de la même manière que vous regarderez les autres, et le couloir, et les portes ouvertes sur ces environnements dans lesquels tournent d'autres malades, semblables à moi, semblables à vos ombres — vos ombres qui, jusqu'ici, précisément ici, s'annihilent au bord extrême de vos semelles.

Vous me regarderez avec cet œil de passant qui passe et je serai invisible, et vous me confondrez peut-être avec vous-même ; vous irez jusqu'à imaginer, machinalement, sans vérifier, que vous tramez normalement votre ombre avec vous, comme toujours.

Vous ne me confondrez pas avec les docteurs. Ils sont identifiables à leur démarche, un je ne sais quoi ? Repérables. Codés, à la seconde même



où votre attention, éveillée pour la cause, se posera sur eux. Vous le savez bien. Moi...

Moi.

Ils affirment, donc, avec tout le sérieux dont ils sont capables — ils se sont donnés beaucoup de peine pour en arriver là, et, une fois encore, il n'y a pas d'ironie dans mon propos (si je dis réellement ce que je dis, et si vous l'entendez) — que je suis sur la voie de la guérison.

Pourquoi ?

Parce que j'ai changé. C'est tout. Ils sont habitués à déceler les changements. Je leur donne l'impression d'avoir changé, exactement comme je ressens moi-même cette bizarre sensation de changement. C'est sincère. Si agréable. N'en doutez pas : chacun de mes mots pèse son poids. Je ne mens jamais, je n'en finis pas de mentir, j'essaie de ne pas mentir...

Et c'est vrai que parfois je ressens cette sensation tellement séduisante, gratifiante, de plénitude heureuse. Si fort !

Je dis « parfois ». Et il n'en faut pas davantage. Une impression, un changement dans l'ordre des signes traduits par mon attitude, mes paroles, quand d'aventure je parle.

« Impression », dans mon esprit, ne comporte dans sa signification aucune connotation d'erreur, ou de fausse piste. C'est la sincérité même que je pense traduire en employant ce terme. Nous ne vivons que sur ou par des impressions, des percepts qui se métamorphosent en concepts/ images mentales, des impressions.

Je sais bien, moi qui suis certain de n'être plus certain de rien, que la maladie ne m'a pas quitté.

A dire vrai, je les soupçonne d'avoir la même opinion, au fond de leur véritable honnêteté. Mais qu'importe. Faut-il probablement que les « choses » tournent de cette façon-là... L'important est que je me comporte de telle manière, ou de telle autre, afin qu'un jour je puisse quitter ces couloirs, ou au contraire y demeurer à jamais — c'est-à-dire un certain temps. Je sais exactement de quelle façon s'effectuera le départ, s'il a lieu.

Tout simplement par peur, je me trouve sur le chemin de la guérison. Et à cause de la peur, un jour, je suis tombé malade. Non. La peur est venue ensuite, *après*, pas *à cause de*.

Un jour, j'ai eu peur.

A présent, moins.

Un autre jour, je n'aurai plus peur du tout — et ce sera gagné. J'ai eu peur, dis-je. De la foule qui s'était mise à vadrouiller, comme chez elle, en plein centre de ma tête, de la terre entière qui s'était mise à tourner



effrontément derrière mon front (effrontément derrière mon front, je trouve que cela chante bien, j'ai tous les droits) ; j'ai eu peur à en crever (cliché) de mon reflet dans le miroir, de ma mémoire du passé comme de celle qui se construisait au jour le jour, pour rien, pour l'avenir sans intérêt, si noir, peur de rien. Mais *peur*. Peur de mes mains disparues, de mes pieds coupés, de mon corps, des mains des autres, bien *réelles*, de leurs regards, de leurs paroles, de cet intérêt malsain qu'ils semblaient vouloir continuer à me porter, en dépit de tout, vaille que vaille, et auquel ils me sommaient de répondre — je le sentais bien. Peur de tout ce qui leur appartenait, aux autres, de tout ce qui en faisait des autres, de ce qui les distinguait de moi.

Ils étaient devenus tourbillon. Je savais ne pas tarder à les rejoindre. J'ai eu peur et c'est pourquoi je suis allé voir là-bas, si j'y étais. Exactement. J'ai frappé à la porte de ceux qui pouvaient peut-être me donner l'impression qu'il restait une chance de continuer à avoir peur normalement, juste ce qu'il faut pour avancer, pas trop. Ni l'effroi, ni la sérénité.

J'avais besoin des couloirs.

J'appelais au secours les couloirs. Ils s'étaient envolés.

Je gueulais au secours après les couloirs de fumée que les tourbillons avaient emportés.

Et les tourbillons se sont vaguement calmés, et ils ont redéposé les couloirs à leur place. J'y suis entré. J'ai écouté.

Ensuite, j'ai parlé, sachant parfaitement bien que c'était ce qu'ils attendaient de moi, pour leur faire plaisir, pour jouer le jeu — puisque j'avais pris cette décision. Et, qui sait, parce que je me trouvais peut-être déjà sur le chemin d'une certaine forme de guérison, sans le savoir encore — c'est aujourd'hui que j'émetts cette hypothèse.

J'appelais toujours au secours, mais déjà sécurisé, en riant, sans prononcer les mots.

J'ai accepté d'avalier certaines pilules, le contenu de certaines ampoules ; j'ai accepté toutes sortes de choses, censées me remettre le cerveau en place, dans le bon sens. Dessus en haut, dessous en bas.

La démarche a porté ses fruits. Tout va très mal, à présent, et je vais probablement bientôt pouvoir rejoindre vos rangs : je vais guérir.

La maladie m'a frappé sans que je sache ni comment ni pourquoi. Elle se trouvait en moi, en réalité, à la seconde même de ma naissance à l'air libre, et certainement avant. Elle n'a fait que se développer tout au long de ma croissance.



Mais pourquoi vous parler de mon cas fictif ? En quoi cela peut-il vous intéresser ?

J'ai rencontré ici d'autres malades atteints semblablement d'utopie galopante (utopie est le mot-clef que nous employons entre nous). Ceux que je n'ai pas rencontrés, je les ai devinés, et puis je les ai aussi inventés. Notamment un, ma création, mon double, actuellement presque mon frère isogénique. Presque une ombre, la mienne, mon semblable. Je lui ai donné...

Je lui ai donné un nom, qui ne vous dira rien.

Il est tout aussi fictif que moi, j'en suis responsable, et c'est pourquoi je m'arroe le droit de vous dévoiler tout de même ce nom, qui n'a rien de sensationnel, ni de spectaculaire : Pierre Pelot. Pierrpelo. J'aurais pu mieux faire. Ce n'est même pas une jolie musique. A présent, je regrette. Mais c'est trop tard, au cœur de sa non-réalité, il existe ; il existe puisque je l'ai inventé de toutes pièces, il est mensonge et vérité. Nous sommes tous des mensonges.

J'ai joué avec lui, pour n'être plus seul à avoir peur. J'en ai fait une marionnette qui m'obéissait et m'obéit toujours au doigt et à l'œil. Il existe, puisque je l'ai inventé pour moi et pour vous.

Il a eu peur de ses mains qui se lézardaient — et cela m'a soulagé —, de son corps plus vide que le vide et plus dur que la pierre — et ça me soulageait. Il a eu peur, peur, si peur que j'en éprouvais l'envie de le rassurer. Je crois que l'effroi l'a glacé le jour où il s'est rendu compte à quel point il était atteint, et incurable (ce que je pense en ce qui me concerne, même si je veux bien admettre avec eux le principe de la voie de la guérison — ce qui n'est, en fait, qu'une certaine façon de reprendre souffle). Il a eu peur de sa mémoire passée et à venir.

Il a eu peur en se réveillant nu, atteint par la maladie, sans recours, atteint par l'utopie. Se réveillant et portant les stigmates flagrants de la réalité qui le touchait — je veux dire : une réalité personnelle, intérieure, vive et flamboyante.

La maladie frappe et frappe et cogne tout au long du chemin utopique, elle est sournoise, agréable, jouissive, possessive, elle vous porte, vous fait décoller du sol, vous pousse à toutes sortes d'aberrations mentales qui ne traduisent en rien (au contraire !) les difficultés de la bataille à mener, de la marche en cours ; elle transforme tout cela en plaisir. La maladie séduit, sourit. Elle oublie ou rejette le passé noir, les évidences à crever les yeux de vous lancer par la fenêtre sans hésiter, elle occulte le futur incertain pour en faire un plan stable et enchanteur. Des milliards (davantage) de connexions synaptiques entrent perpétuellement en fonc-



tion pour donner cours et corps à des interactions électro-biochimiques que la conscience traduit par le concept abstrait de l'espoir. Et tout se passe comme si LE bonheur pouvait EXISTER, comme si LE monde pouvait EXISTER. Comme *si* LE monde existait.

Un jour, pourtant, l'abcès crève de toute sa force, la maladie a fait son œuvre, elle est allée trop loin à découvert.

Un jour, il est trop tard.

C'est alors qu'il fait si froid à l'intérieur du crâne. Qu'il fait si vide, gigantesque et vide, et désertique. C'est alors que le néant claque.

Il a été atteint de cette façon.

Il est toujours malade. En rémission.

Il se dit (je le lui ai soufflé) qu'il est fort possible que le virus sans nom se présente sous un autre signe aisément identifiable par tous : l'idéal.

L'idéal qui touche à la folie pour celui qui se soucie de vouloir imaginer un monde parfait, une société dépourvue de scories.

Folie.

Ce mot, le seul que je connaisse, possède peut-être au creux de ses ombres un sens, une certaine forme de schéma visant l'acquisition d'un équilibre, aussi, lorsqu'il est accepté et reconnu comme acteur principal de notre pauvre vieux théâtre, au fond duquel, quelque part, nous nous épuisons à prétendre jouer un rôle. La raison serait-elle à mettre en équivalence avec l'intention de jouer le rôle principal ? Sans connaître les répliques, sans avoir lu le texte. Ignorant tout de l'Histoire...

Comprenez-le :

Changer le monde. Mais où est-il, LE monde ? Il va, il vient, autour de chacun de nous, sans exister davantage que chacun de nous dans la danse sociale. Acteurs ratés, danseurs cul-de-jatte. LE monde n'existe pas !!!

LE MONDE N'EXISTE PAS, entendez-vous ? Et cela *dit*, par quel miracle LE vouloir changer, croire en cette pauvre rêverie ?

Votre monde existe sans doute, à un certain niveau, *lui*.

Le vôtre.

Connu de vous seul. Tendü vers votre idéalisation propre, qui se veut étayer votre meilleur équilibre possible au cœur du gigantesque carnaval endormi.

Connaître LE monde ? Elle se cache là, enfouie sous ce désir, la notion-même de l'Impossible. TOUT n'est qu'une idée, une représentation forgée au feu du percept-concept-imaginaire de chacun. Il n'y a pas de monde et nous tourbillonnons dans rien.

Mais des mondes, oui, sans doute. DES.



Des guignolades et des valse chimiques, des petits rouages qui tournent à mon corps-défendant, son corps-défendant — à lui aussi. Des galaxies neuro-synaptiques, des échanges électro-biochimiques. Une toile d'araignée dans le cerveau. Une toile d'araignée en dehors. Le filet cérébral dans les mailles duquel, même pas nés, nous voilà prisonniers. Des mondes, des univers. Chacun le sien et chacun pour soi.

Et la maladie claque comme si, d'une certaine manière, elle voulait protéger, se protéger elle-même en conservant une intégralité propice au sujet dont elle se nourrit. Elle assure sa bouffe, son énergie, la garce. Elle frappe en douceur le malheureux qui se croit capable alors de faire partager son monde parfait avec d'autres, les autres. Elle lui fournit mille raisons qu'il baptisera humanitaires, généreuses, etc... De belles et bonnes raisons. Pour l'œuvre du Bien. Son monde en partage avec d'autres qu'il cherche à séduire, à contaminer, sans comprendre à quel point la barrière est infranchissable. La frontière bouclée.

Bien entendu, j'en parle avec mon frère, cet autre moi-même enchaîné. Nous comparons nos points de vue. Ne vous étonnez pas si, au bout du compte, après bien des discussions, ces points de vue convergent vers le même rond central de la cible.

Il a écrit : Et l'homme ravi, au centre d'un monde, égocentrique au sens littéral du terme comme au sens neurobiologique, l'homme ravi s'invente dieu, en plus modeste, après l'avoir préalablement inventé différemment, tiré d'un autre moule, et dans un autre but, par ignorance de sa propre identité.

Il m'a dit que cette constatation-là, en elle-même, n'était finalement rien de mieux qu'une idée, encore, et une idée de plus. Abstraction personnelle incommunicable par excellence, une « chose », un « objet de pensée » sans valeur marchande sociale. Rien n'a de valeur absolue et défendable « au couteau » (c'est son expression), sinon la machinerie qui met en branle le manège des objets de pensée — et l'incompréhension manifeste qui s'ensuit dès qu'il s'agit de partage : la non-préhension de tout.

LE réel n'a aucune signification logique. Des mensonges flottants, adaptés à une certaine forme (certaines formes) de perception, une certaine aptitude à la perceptibilité d'un nombre donné d'individus ayant appris les bonnes répliques. Et chacun vit dans un univers différent du voisin, d'où les ponts grossiers de la communicabilité sont jetés au hasard, au *petit bonheur*, construits à l'aide d'outils et des matériaux si mal adaptés que sont le (les) langage(s).



Je suis guéri. D'autres également. Mais nous savons. Nous n'attendons pas de miracle. Un jour, les séquelles de la maladie feront leur office. Un jour, nous n'aurons plus peur du tout. Ni de rien. Alors il fera bon se reposer enfin.

Au fond d'un creux, d'un nid. D'une matrice insondable et parfaitement obscure, ou parfaitement blanche.

Mon nom ne vous dira rien. Celui de pierrpelo non plus — que je mentionne finalement peut-être inconsidérément. Nous n'existons ni l'un ni l'autre tels que vous l'imaginez, s'il vous vient à l'idée de vous donner cette peine. Lui comme moi, nous manions si grossièrement les grossiers outils des mots, les amorçant, semblables pourtant, parfois, souvent, de charges différentes. Bricolage.

Nos mains se coupent et tombent de nos poignets exsangues. Nos cerveaux se fracassent pour laisser pénétrer à flots la lumière éblouissante, violente, qui réveille en sursaut. Et voilà que nous comprenons (que nous voulons nous persuader de comprendre maladroitement, à notre guise) que ce qui nous poussait dans les tréfonds de la maladie pouvait se résumer par les verbes « aimer » et « trembler ». Amour et peur. Synonymes. La vis cruciforme à qui l'on fait sauter le pas à l'aide de deux tournevis différents.

Amour, dites-vous, quand vous flânez dans les couloirs de nos si vastes refuges trop étroits ? Et c'est un mensonge commode qui évite la peur de soi. Car *aimer* ce serait se sentir au mieux à l'intérieur de *soi*, sur le fil de son propre rasoir, grâce à un autre (une autre) ; et du même coup, prendre conscience de l'importance de cet *autre*, de ce GRACE A. Lui en savoir gré et le reconnaître en tant qu'individu à part, en même temps que la clef forgée pour ma serrure. L'accepter tel et lui demander pareille indulgence. Dire je t'aime, dire merci. Alors, ainsi, voilà que l'amour de l'autre, qui nourrit l'utopie, en apparence, débutterait par l'espoir de l'amour de soi : une sorte de début de foi et de reconnaissance de sa propre identité (qui pourrait donc, joli mensonge goulument avalé, avoir une sorte d'« importance », en fait). Oui ? Non ?

Malade utopique, je me suis construit l'idéal imaginaire de la femme aimée et aimante, qui n'était autre que l'incarnation de mes aspirations les plus secrètes, les plus sécurisantes, pour mon propre compte. Cet idéal ne pouvait s'élever que sur une base imaginative et le ferment de secrètes pulsions, un fleuve, un torrent, un océan aux marées folles, impartageables, enfouis, rêvés par contrainte en opposition avec les exemples péchés dans d'autres perceptions d'un modèle de vie courante, dite réelle mais inacceptable.



Je reviens au réel. A ce réel. A votre réel. Je suis en sursis.

L'idéal ne peut exister en dehors de soi, de ma tête froide et brûlante, tant pis pour vous, tant pis pour moi, tant pis pour nous. Il faut bien s'y résoudre, accepter enfin le fait de partage impossible et de la communicabilité gribouillée, bâclée, menteuse — qui, si elle frôlait ne serait-ce que la lisière d'une once de perfection, imposerait le total déshabillage de soi, de moi, avec tout ce que cela comporte des espoirs de mon idéal de l'autre, de noirceurs, de doutes, d'errances insoutenables intérieures.

L'imaginaire est vainqueur ; cette victoire ne se traduit que par des défaites ou des imperfections, dans le canevas embrouillé du modèle de vie réelle couramment « employé ». Pourquoi dire à quelqu'un Je T'aime, si ce quelqu'un ne M'apporte rien, lui aussi : et en plus, et encore, s'il ne sait même pas comment me rendre acceptable et supportable vis-à-vis de moi-même ?

Et voilà, *dit-il*, au fond de ma tête de créateur-père, mon fils, mon ombre : voilà cette belle utopie nourrie éternellement au cœur d'enfants fous. Cette utopie sociale qui ne germera jamais que dans l'unique machinerie conceptrice d'un individu, cette utopie n'est que rêve puisqu'elle n'atteindra jamais son but du partage, un rêve de singe, ne prendra jamais son sens vrai, quoiqu'antinomique, dans les faits. Elle ne se conçoit que pour mieux chuter de bien haut dans le néant et la mort de son concepteur, s'il veut régner un brin de temps, s'il veut croire en lui-même — le néant et la mort effectifs, là où plus rien ne viendra entacher l'imaginaire-roi, ni le souiller, ni le pervertir. Il n'y a pas d'utopie réussie en dehors de mon univers, s'achevant sur ce néant, fuyant bien vite afin de se conserver intacte pour feindre la vie jusqu'au bout.

Je suis guéri. Cela signifie que, pour l'heure, j'ai accepté de me contenter des restes du festin, d'errer encore au milieu des décombres, d'y fouiner un moment. Les décombres *du* monde qui n'existe pas, que je m'invente de concert avec tous, chantant sinon à gorge déployée, du moins en feignant de prononcer les paroles sur un rythme donné. Nous dirons : un bonheur soutenable...

Il a ce matin, ou bien c'était hier, je ne sais plus (ou bien c'était demain ?), il a mis dans sa bouche le canon même pas froid d'un revolver et appuyé sur la détente, comme je l'avais logiquement décidé. La maladie l'a emporté, un matin, donc, où il ne se sentait plus l'appétit suffisant pour des miettes de rien, plus la force de jouer faux, lui qui rêvait sa vie en festin, en orchestre symphonique. Il n'y avait pas d'autre



solution, il le savait. Il n'y a pas, il n'y aura pas d'autre solution, pour les affamés, les insatiables de *tout* et de *trop*.

Il ignorait la date, l'heure, il disait parfois : tard, quand même.

Il n'y a pas d'autre guérison vraie pour les nés à la mort, les douillettes que trop d'épines écorchent vifs au moindre affleurement. Je veux dire : pas d'autre victoire possible.

Et ni les gens, ni les tristesses de quelques-uns qui sont venus et qui ont traversé les couloirs des refuges n'ont davantage d'importance, avec leurs yeux qui ne distinguent pas la transparence. Sauf que cela fait mal, *j'imagine*.

Il a quitté un monde qu'il avait eu la prétention (mais non : ce n'était qu'un petit peu de... une tentative de défense et d'espérance ?) de croire meilleur, d'imaginer le plus proche de ses concepts personnels. De l'orgueil à la désespérance, quel est le pas à franchir, sa distance ? Son nom ne vous dira rien, ou alors des mensonges, des impressions, des sensations plus ou moins fortes, des émotions vagues et plus généralement rien, car vous serez, vous milliards à ne même pas savoir qu'il a fait l'essai d'exister. Quoi qu'il en soit, que vous sachiez comme vous voudrez, à votre manière, il y aura une fausse donne, quelque part et partout, de votre côté comme du sien. Puisqu'il était unique, et vous aussi, et tous enfermés, au dehors, au dedans des couloirs. Criant, beuglant, s'arrachant les entrailles dans un cri, sans un son, sans un mot, pour un éclair de chaleur dans l'œil de... dans un œil, quémandant lamentablement un signe. Un signe dans le froid. Jamais reçu.

Je marche et je survis, dans mon univers. Un jour, moi aussi, moi qui n'existerai bientôt plus au bout de quelques mots, quelques pages, quelques phrases écrites par un souvenir, moi qui n'existe pas davantage que lui, un jour, je n'aurai plus jamais peur.

Un soir peut-être.

Pour une nuit.

Moi aussi.

Énième round : utopie gagnante, par K.O. Moi avec, son manager heureux. Vainqueurs sur vous tous.

Une nuit sans nuages et sans lune, enfin, parfaite et noire comme un vaste oreiller de plume au creux du berceau, dans le profond duquel, les yeux clos...

Greg EGAN

On le disait ici même il n'y a pas plus de deux numéros : Greg Egan est le pape de la SF moderne, le saint patron de Notre club, et en son église nous sont révélés les plus stupéfiants futurs qu'on puisse imaginer, des visions en prise directe (pour l'essentiel) avec maintenant et tout de suite, une époque merveilleuse pour tout auteur de SF digne de ce nom (les Liu, Watts, Kress, Vinge, Chiang et compagnie que nous louons par ici à longueur de pages). Ainsi donc, après une éclipse un peu longue (occupations personnelles orientées vers l'humanitaire, puis une production très accaparée par la trilogie « **Orthogonal** » — inédite par chez nous), le maître est revenu à la forme reine qu'est la nouvelle depuis quelques années. Alléluia ! De quoi se frotter les mains à la perspective d'un tome 4 dans le projet d'intégrale raisonnée des nouvelles eganiennes développé par les éditions du Béalial' et Quarante-Deux (après **Axiomatique**, **Radieux** et **Océanique**), l'horizon d'un court roman annoncé dans la toute nouvelle collection « Une heure-lumière » (mais chut...), et du grain à moudre pour votre revue préférée.

« Les Yeux de l'arc-en-ciel » est du pur Egan : une anticipation à court terme, et au coin de la rue, le pur vertige du prospectif et des possibilités offertes. Une espèce de quintessence de la SF, en somme...

Déjà publié dans Bifrost :

- « Vif Argent » in Bifrost 11
- « Océanique » in Bifrost 20 (prix Hugo, Asimov's, Locus 1999)
- « Yeyuka » in Bifrost 45
- Greg Egan, ou la philosophie de la science (entretien) in Bifrost 45
- « Essaim fantôme » in Bifrost 77
- « Nuits cristallines » in Bifrost 79

*Les Yeux
de l'arc-en-ciel*

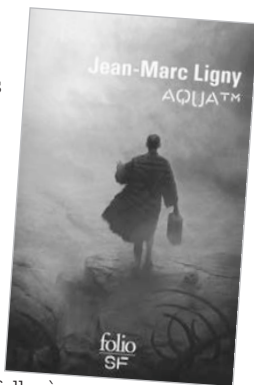


son propre livre, qui a d'ailleurs inauguré une période de silence créatif. Mais cette resucée (à la louche) du **Dieu venu du centaure** — un homme censé être mort revient de l'espace lointain, porteur d'un secret d'origine extraterrestre —, n'est pas dénuée de qualités, loin de là. Foutraque et fascinant, mais réservons-le aux fans.

• HILL, Joe, **NOSFERA2**, J'ai Lu, « Thriller ». Sans doute aura-t-il fallu à Hill avoir fait ses preuves pour venir chasser sur les terres paternelles. Oui, ce roman, populaire, généreux, évoque son père, Stephen King (mais aussi Clive Barker). La trame est simple, l'affrontement entre le Bien symbolisé par Vic, gamine puis jeune femme dotée d'un seul pouvoir, et le Mal incarné en Charles Manx, qui en détient de nombreux. La lutte sera féroce. Aussi touchant que passionnant, ce gros livre montre au passage qu'on peut, si on s'appelle Antoine Chainas, rendre en bon français un style goûteux et référentiel. A bon entendeur...

• JOYCE, Graham, **Les Limites de l'enchantement**, Gallimard, « Folio SF ». Il y a une musique Graham Joyce : la poésie du quotidien en équilibre instable aux marges du féérique. Cette chronique d'une Angleterre des sixties où la magie se retrouve confrontée à un réenchantement du monde plus prosaïque sous la forme du mouvement hippie, ce portrait de femmes comme le Britannique savait bien les réussir, ce tableau campagnard qui respire l'authentique rugueux, c'est déjà un plaisir que Mélanie Fazi, en phase avec son partenaire d'écriture (on hésite à parler de simple traduction), accroît encore. À s'offrir en cadeau.

• LIGNY, Jean-Marc, **Aqua™**, Gallimard, « Folio SF ». C'est demain, à peine. Des terroristes ont noyé les Pays-Bas. L'Afrique meurt (encore plus) de soif. Il y aurait peut-être des solutions, mais le grand capital veille. Sur plus de 950 pages vont se croiser des trajectoires qui ne laissent jamais indifférent. Une ribambelle de prix a salué ce chef-d'œuvre d'un auteur aussi talentueux que furieux, dont la sortie en poche constitue un événement majeur. À ne pas manquer.



• MULLEN, Thomas, **Les Protectors**, J'ai Lu, « Thriller ». Deux femmes, qui essaient d'échapper pour l'une à la mort mystérieuse de son frère soldat, pour l'autre au couple de diplomates étrangers qui a fait d'elle une esclave en plein Washington. Deux hommes, l'employé d'une agence très secrète et... un envoyé du futur, venu veiller à son avènement par tous les moyens, dont les plus létaux.

On l'aura compris à ce dernier détail, ce gros thriller fait plus que flirter avec la SF sur le mode « Patrouille du temps ». Le film est pré-adapté et les ficelles sont un peu grosses, mais c'est efficace.

• SHELLEY, Mary, **Frankenstein**, Gallimard, « Folio SF ». Les classiques, on a tendance à négliger de les lire, tant on croit les connaître par leurs adaptations à l'écran. Or ce récit polysémique a donné naissance au genre qui nous occupe ici (la SF) tout en créant une figure du fantastique et de l'horreur (la créature). La traduction, réussie, fidèle, restituée à merveille l'ambiance enfiévrée d'une quête de savoir qui va virer au drame, comme le promet le sous-titre, « le Prométhée moderne ».

• SPINRAD, Norman, **L'Autre côté du réel**, Milady. Dans « *Les Avaleurs de vide* », une vaste caravane de vaisseaux convoie depuis des siècles les survivants de la Terre détruite ; un créateur médiatique se joint à la recherche sempiternelle d'une planète habitable. « *Deus Ex* » met en scène la traque d'un prêtre disparu dans l'Autre Côté après y avoir été uploadé par le Vatican pour prouver que ses résidents virtuels n'ont pas d'âme. *Space opera* baroque ou théologie *cyberpunk*, deux courts romans contrastés, deux aspects complémentaires d'un même talent, humaniste, engagé. Idéal pour découvrir et apprécier l'auteur.

• WEIR, Andy, **Seul sur Mars**, Milady. Plus intimiste que son adaptation au cinéma, ce journal d'un Robinson martien déterminé à survivre en attendant des secours pendant plusieurs années vaut par sa maligne ingéniosité, son optimisme rafraîchissant et son ton narquois. Un livre capable de satisfaire l'amateur éclairé comme de séduire le novice curieux.

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com
site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Etienne Barillier, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Julien Cespedes, Pierre Charrel, Thomas Day, Thierry Di Rollo, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Greg Egan, Romain Etienne, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, Eric Jentile, Olivier Jubo, Arnaud Laimé, Frédéric Landragin, Hervé Leblan, Marianne Leconte, Olivier Legendre, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Bruno Para, Pierre Pelot, Erwann Perchoc, Guilaine Spagnol, Alain Sprauel, Cid Viciou, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

A Claude Ecken, pilier du présent numéro sans lequel on se demande bien à quoi notre dossier Pelot ressemblerait ; au dit Pelot, évidemment, qu'on lit aussi fort qu'on l'embrasse, c'est dire ; à Laurent Leleu et Philippe Boulier (tiens, le revoilà !), qui ont tous deux beaucoup donné sur ce dossier ; à Quarante-Deux pour les images, comme d'hab, et plein d'autres trucs aussi ; à Philippe Curval, pour la classe, la dignité et l'esprit ; à Jean-Claude Ameisen, pour l'inspiration et l'exemple qui font sens ; à Yvan Cardona, pour l'amitié ; à Ayerdhal, qui a rejoint Roland comme un météore et c'est bien triste ; à Noir Désir et « La rage », bande-son du dernier jour de bouclage, comme souvent ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par l'envie, celle qui brûle tout au fond, juste là, en plein cœur...

Dépôt légal : janvier 2016 (année d'la baise ?)

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-78-0

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (enfin... avec 30% de moins cette année..).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.
(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait qu'en Bifrosty, on est au taquet !

